

**Congrès des écrivains
Valence 1937
Intervention de TRISTAN TZARA
Reprise de spécial congrès de la revue Commune**



*Tristan Tzara par Robert Delaunay, 1923, musée de Reina Sofía
Tristan Tzara, de son vrai nom Samuel Rosenstock, né le 16 avril 1896 à Moinești, Roumanie et mort le 25 décembre 1963 à Paris, est un écrivain, poète et essayiste de langues roumaine et française et l'un des fondateurs du mouvement Dada dont il sera par la suite le chef de file.*

Son intervention (en 1936 Tzara adhère au parti communiste)

Le problème d'ordre intellectuel qui se pose aujourd'hui avec le plus d'insistance est celui de la conscience : la conscience de l'écrivain et la conscience que l'écrivain doit éveiller chez le lecteur.

Ces deux aspects du problème, aspects d'un seul et même problème, se confondent dès qu'ils sont envisagés sous leur angle *actuel*, car, si l'acquisition de la conscience été le centre de toutes les préoccupations de la raison, depuis que l'homme pense, aux différents degrés de son développement, il ne faut pas identifier les classifications commodes et les opérations de l'esprit destinées à étudier le problème avec les données réelles de sa nature, telles que l'homme d'aujourd'hui les présente à son entendement.

Il est certain que la plupart des écrivains, par leurs origines et le monde des idées dans lequel ils vivaient, se sont placés jusqu'à présent à l'écart des luttes sociales.

Tout au plus, est-ce le caractère affectif de ces luttes qui a pu les influencer. Mais au moment où ces luttes statiques se transforment en luttes dynamiques, à ce moment révolutionnaire qui fait éclater les guerres, devant l'embrasement général de tous les éléments d'une civilisation, l'écrivain, s'il ne veut pas courir le risque de disparaître, en tant que tel, doit prendre position.

Même son silence ou les préoccupations en apparences éloignées de l'actualité, sont chargés de cette signification. Plus ou moins lisible cette signification ne peut manquer de devenir une réalité historique objective. Nous avons vu, hélas ! des écrivains qui retournent à une tour d'ivoire que leur raison a depuis longtemps condamnée.

Nous avons vu, au nom de la même raison, des écrivains se réfugier, sinon dans une indifférence devant les événements, du moins dans un état d'esprit où la justice et l'humanité n'ont que faire et qui, sous la sècheresse d'une balance à caractère purement mécanique, cachent leur horreur de toute participation active. L'autruche qui enfouit sa tête dans le sable pour ne pas savoir ce qui se passe est singulièrement redevenue à la mode.

Quand il ne s'agit pas de lâcheté ou d'inconscience, nous avons affaire avec l'esprit de «non-intervention» adapté au mode affectif du monde des idées. Toute la jeunesse, et par conséquent l'avenir immédiat de l'humanité, est unanime à condamner ce faux esprit. Quels sont aujourd'hui les écrivains qui, basant leur scepticisme sur une idéologie pacifiste ou antimilitariste, appliquent intégralement les préceptes formulés en régime bourgeois à un état de choses qui justement représente la volonté de transformation de ce régime? Ce sont les mêmes qui, attrapant, pourrait-on dire, dans sa course, une époque révolue,

essayent de justifier comme révolutionnaire ce qui depuis longtemps a cessé de l'être.

Nous nous trouvons de nouveau en présence de mécontents et d'insatisfaits qui appliquent les mêmes mécontentements, les mêmes insatisfactions d'une époque antérieure, à des événements qui ont dépassé depuis longtemps leurs objets. — Ils oublient que le monde est un incessant changement, un mouvement continu. C'est le propre des époques révolutionnaires que ces changements soient rapides. C'est la spontanéité de ces changements, leur brusque mouvement qui ouvrent les vannes à des raisons insoupçonnées, à des énergies latentes.

La reconnaissance de ces phénomènes sociaux, devant lesquels l'écrivain ne peut rester indifférent, implique de sa part la reconnaissance d'une conscience révolutionnaire. Elle se place, par rapport à la conscience pacifique des époques prérévolutionnaires, sur un niveau supérieur. Rien ne saurait empêcher l'indivisibilité de l'esprit humain. Etablir dans ce domaine une séparation artificielle ce serait aller contre la nature des choses.

La raison humaine est une et indivisible et ses rapports avec la vie doivent être constants. Mais, combien des fois, n'a-t-on pas entendu dire que la liberté de la conscience est un bien sacré de l'humanité qu'il s'agit, dans n'importe quelle circonstance, de sauvegarder ? Oui, Camarades, ceci est notre devoir, mais de quelle liberté s'agit-il et de quelle conscience ?

Nous n'avons pas le droit de déplacer le problème. Est-ce de la liberté qui, au nom d'une abstraction généreuse, mais d'une abstraction tout de même, sape les fondements d'un avenir dont on entrevoit déjà le sens ? Ne savons-nous pas assez que la liberté qui empiète sur la liberté d'un autre individu s'appelle la tyrannie ? N'est-ce pas la pire des tyrannies, celle des instincts incontrôlables qui pour des satisfactions momentanées, met en jeu la destinée de cette même liberté que nous demandons pour les peuples, pour les communautés, pour les individus ? Une grande confusion est donc à déceler chez ceux qui se réclament de la liberté de conscience à *tout prix*, car d'une part, la liberté ne saurait être que limitée par les nécessités sociales du moment, donc perpétuellement en transformation, et, d'autre part, la conscience elle-même change de contenu à chaque phase de l'histoire.

Si le but à atteindre reste le même, la dignité de l'homme dans la conscience et la liberté, elle serait criminelle l'application à des époques révolutionnaires de je ne sais quels principes paradisiaques à revendications immédiates, que la réalité de choses rend impossible et nuisible.

C'est pour cette raison que la parole peut devenir une plus terrible arme que les canons les plus puissants. Je sais à quel point, pour un être sensible, le conflit peut devenir aigu, entre la conscience du but à

atteindre et le passage nécessaire vers ce but. Il ne s'agit pas d'amoindrir l'homme, de le castrer, mais, au contraire, de l'enrichir, de le mener vers la plénitude.

Il ne s'agit pas de renoncements ; il s'agit uniquement de rendre sensible le gain en dignité de la personne humaine. J'ai vu ici, sur les fronts, des paysans qui, de plein gré, ont renoncé à ce qu'ils avaient mais qui, ayant pris ce minimum de conscience d'être aussi des hommes, car c'est surtout cela qui leur fut refusé par des siècles d'oppression, se sont sentis assez mûrs pour donner leurs vies désormais empreintes de cette nouvelle dignité.

Ne nous trompons pas, la tâche qui nous attend n'est pas seulement d'ordre théorique : en dehors de l'acquisition d'une conscience révolutionnaire chez l'écrivain, il faut susciter dans les masses la conscience de la qualité d'homme et le désir d'atteindre à la dignité et rendre sensible aux hommes le sens même de cette dignité.

Les masses sont flottantes, le rôle de l'écrivain est énorme dans la bataille qu'il doit livrer pour briser leur indifférence.

Le poète, ai-je dit, est un homme d'action. Il a jusqu'à présent refoulé son désir d'action et l'a sublimé pour créer un mauvais monde à lui où la plénitude humaine pouvait se donner libre cours. Mais c'était encore là un monde privé qui présentait peu de possibilités de contact avec les autres mondes voisins.

Depuis les événements tragiques, mais combien emplis d'espoir, qui labourent votre terre espagnole et élèvent l'esprit à des hauteurs d'une inexprimable pureté, nous avons vu ces mêmes poètes s'identifier avec votre lutte.

Cette lutte a été la solution de leurs conflits intérieurs. Rien ne les empêchera désormais de lutter jusqu'à la victoire totale, et cette victoire sera une lumière nouvelle qui brillera sur l'horizon du monde entier comme un signal définitif de toutes les victoires, qu'il s'agit encore de gagner, et aussi, de *mériter*.